

SERVONNET JEAN
et
LAFFITE FERNAND

EN TUNISIE

LE GOLFE DE GABES 1888

Paris Challamel - 1888

CHAPITRE VI

L'ILE DE DJERBAH

Réminiscences homériques. — Le lotos. — Djerbah dans l'histoire. — Djerbah sous la domination arabe. — Djerbah il y a cent ans. — Le vrai Mahdi. — Aspect général. — Les habitants. — Cultivateurs. — Tisserands. — Potiers et marins. — Les villas : Houmt-Souk. — Houmt-Cedrien. — Houmt-Galala ; Houmt-Adjim. — Coup d'œil sur les côtes de Djerbah ; Aghir.

Réminiscences homériques

Il faut remonter aux temps héroïques, dont la prise de Troie, (1184 av. J.-C.), après un siège de dix ans, fut le principal épisode, pour retrouver, dans l'Histoire, la première mention qui ait été faite de l'île de *Djerbah*.

Le sage Ulysse, roi d'Ithaque, se couvrit de gloire pendant ce siège mémorable ; c'est lui, dit-on, qui inventa le stratagème du cheval de bois, grâce auquel la capitale de Priam tomba, par surprise, entre les mains des Grecs dissimulés dans ses flancs comme en une vaste caverne. Cette redoutable machine de guerre était d'apparence si inoffensive, que les Troyens n'avaient pas craint de la traîner, eux-mêmes, jusque dans leur citadelle. Après la chute de Troie, Ulysse se rangea fort imprudemment à l'avis d'Agamemnon, roi de Mycènes, qui, contrairement à l'opinion de son frère Ménélas, roi de Lacédémone, voulait différer encore son retour en Grèce. Mais quand le roi d'Ithaque songea enfin à regagner les côtes d'Épire, il dut subir une série de vicissitudes que le divin Homère nous a racontées en détail, dans son immortelle *Odyssée*.

On connaît les péripéties diverses de ce voyage, le plus extraordinaire de tous ceux qui aient été relatés : le débarquement d'Ulysse en Thrace, chez les Ciconiens qu'il fut obligé de combattre ; son arrivée dans l'île des Lotophages, où le poussa un vent contraire, et que ses compagnons, séduits par la saveur du *lotos*, refusèrent de quitter ; son combat, en Sicile, contre le cyclope Polyphème, fils de Neptune, auquel il creva l'œil, ce

qui lui attira le ressentiment du puissant dieu des Eaux ; sa visite au roi Aeole, qui, pour favoriser son retour, lui fit don d'une outre dans laquelle les vents contraires étaient soigneusement enfermés, outre que ses matelots eurent l'imprudence d'ouvrir, au moment même où ils distinguaient nettement les côtes élevées d'Ithaque, leur patrie ; l'affreuse tempête qui en résultat et qui rejeta les vaisseaux d'Ulysse sur les côtes d'Aeolie, dont le roi, maître des Vents, se refusa à l'aider de nouveau ; sa relâche imprudente chez les Lestrigons, de Sicile, qui détruisirent onze sur douze de ses vaisseaux ; son séjour dans l'île d'Æœa, où il se reposa pendant un an dans les bras de l'enchanteresse Circé, qui avait commencé, tout d'abord, par changer ses compagnons en pourceaux.

La seconde partie de l'interminable voyage du Héros grec, n'est pas moins intéressante que la première : Sa descente aux Enfers où il va consulter le sage Tirésias de Thèbes ; son retour chez Circé à laquelle il dit un éternel adieu ; sa résistance au voluptueux appel des Sirènes, dont il côtoie l'île enchanteresse ; ses terreurs, alors que fuyant le voisinage de la féroce Charybde, « qui engloutit les flots pour les rejeter ensuite avec d'horribles mugissements », il va se heurter à la vorace Scylla, « aux six têtes monstrueuses » ; son débarquement en Trinacrie, (la Sicile), chez Hélios, le dieu-soleil, dont il laisse immoler les troupeaux par ses compagnons ; le terrible châtiment que lui inflige Jupiter pour ce sacrilège ; son long séjour de huit années dans l'île d'Ogygie, chez la tendre Calypso ; son départ de chez la Nymphé, qu'il laisse inconsolable ; son arrivée à Corcyre, (Corfou), chez les Phéaciens, où la belle Nausicaa, (fille du roi Alcinoüs, lui fournit les moyens de regagner sa patrie ; enfin son retour à Ithaque où, après vingt ans d'absence, il a la bonne fortune de retrouver, l'attendant toujours, sa femme Pénélope qui restera éternellement, dans l'histoire des âges, comme le modèle accompli de toutes les fidélités ; tout cet ensemble d'aventures extraordinaires, que l'imagination du Poète a su colorer d'une si merveilleuse façon, constitue la plus attachante épopée qu'on puisse lire, et l'on n'en peut évoquer le souvenir sans s'y complaire. C'est ce qui excuse notre longue digression.

Ce qu'il faut retenir du récit homérique, c'est l'épisode relatif à l'île des *Lotophages*, qui, comme on sait, n'est autre que la *Djerbah* moderne.

Écoutons les paroles que le Poète met dans la bouche de son héros (1) :

« ...De là (2) je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents

(1) Homère. *Odyssée*, livre IX.

(2) De l'île de Cythère.

impétueux, et le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages, qui se nourrissent du fruit d'une fleur. Nous descendîmes, nous fîmes de l'eau, et mes compagnons se mirent à préparer leur dîner. Après le repas je choisis deux des plus hardis de la troupe, et je les envoyai avec un héraut reconnaître le pays, et s'informer quels peuples l'habitaient. Ils marchent bien délibérés et se mêlent parmi ces peuples qui ne leur firent aucun mauvais traitement ; ils leur donnèrent seulement à goûter de leurs fruits de *Lotos*. Tous ceux qui mangeaient de ce fruit ne voulaient ni s'en retourner, ni donner de leurs nouvelles ; ils n'avaient d'autre envie que de demeurer là, avec ces peuples, et de vivre de *Lotos* dans un oubli entier de leur patrie. Mais je les envoyai prendre, et malgré leurs larmes je les fis monter sur leurs vaisseaux... »

Le Lotos

Quel était donc ce fruit mystérieux d'une telle saveur que les plus chers souvenirs en étaient oubliés ?

La question de savoir à quel arbre moderne correspond le *Lotos* des anciens a fait et fera longtemps encore écrire bien des pages contradictoires.

Homère reste muet sur l'aspect extérieur du fruit énigmatique. « C'est le fruit d'une fleur », se borne-t-il à dire, en relatant ses étranges effets.

Hérodote n'en écrit guère plus long : « le fruit du lotos est de la grosseur d'une baie de lentisque et sa saveur rappelle celle de la datte (1) ».

Polybe est plus explicite. Il dit, en parlant du *Lotus lybica*, que c'est un petit arbre rude et épineux produisant un fruit de la grosseur d'une olive, avec un petit noyau osseux, qui vient, en croissant, couleur de pourpre, et qui a la douceur de celui du palmier. Son goût approche de celui de la figure et de la datte, avec une odeur encore plus agréable. On en retire un breuvage, délicieux qui a la saveur du vin, mais qui ne se conserve pas au-delà de dix jours... (2)

Il est à supposer que c'est un tel hypocras qui triompha de la raison des compagnons d'Ulysse, et de leurs sentiments les plus sacrés.

La description du lotos et de son fruit, par Polybe, se rapporte exactement, quant aux caractères extérieurs, au jujubier sauvage (*zyzyphus vulgaris*), *hannâb* en arabe. Mais ce qui rend ce rapprochement inadmissible, ce sont les éloges que l'historien grec donne, — probablement sur la foi d'Homère, et

(1) Hérodote, IV, CLXXVII

(2) Polybe, VII, II.

pour marquer la déférence et le respect que toute l'Antiquité portait au Divin Poète, — à ce fruit qu'il qualifie de délicieux. Car, en effet, les jujubes sauvages sont assez peu estimées, et les Arabes eux-mêmes, qui ont le sens du goût peu raffiné, n'en sont guère friands. Ils ne se donnent même pas la peine de les disputer aux oiseaux du ciel.

Cet arbuste, très voisin du jujubier cultivé, dont il ne diffère que par la forme des baies, ovales pour celui-ci, rondes pour celui-là, est, de nos jours, assez répandu sur les côtes du Nord de l'Afrique, principalement à Djerbah, où il forme d'épais massifs épineux, dépassant rarement une hauteur de trois mètres. La floraison de cette plante a lieu vers le mois de mai, et la maturité du fruit au août-septembre.

Une hypothèse plus récente et surtout plus ingénieuse, est la suivante : Il existe une certaine datte appelée *Rotob* par les indigènes. Ce mot, dont l'origine paraît plutôt lybienne que sémitique, a pu appartenir aux idiômes les plus anciens du Nord de l'Afrique.

Le mot *Lotophage*, écrit par Homère, ne serait qu'une mutation euphonique, fréquente dans l'antiquité, de *Rotophage*. Il n'y aurait plus qu'à supposer que la datte *Rotob*, qui est aujourd'hui d'une qualité inférieure, avait, il y a trente siècles, la saveur délicate qui caractérise la datte du Djerid, la délicieuse *Degla*, qui est bien le fruit le plus doux qui soit au monde. Le breuvage qu'on en retirait ne serait plus que la *lagmi*, que nous connaissons.

Le naturaliste grec Théophraste indique deux espèces de lotos (1). La description du lotos donnée par Pline (2), semble tirée de celles de Théophraste et de Polybe, avec une allusion à la rapsodie homérique.

Ne serait-il pas préférable, pour expliquer les vers d'Homère, qui ont tenu en échec tant de commentateurs, de ne voir dans le récit du Poète, qu'une de ces allégories qu'on retrouve si fréquemment dans ses œuvres ?

Les compagnons d'Ulysse, découragés par les pertes que leur infligèrent les Ciconiens, épuisés par une tempête de dix jours, la première qu'ils aient essuyée, sont repoussés bien loin de leur patrie par la violence des vents déchaînés ; ils abordent dans une île ignorée, chez un peuple hospitalier qui les accueille bien, qui leur offre, pour se rassasier, d'un fruit inconnu, mais délicieux ; ils s'abandonnent donc avec ivresse à ce repos inespéré, qui succède à tant de fatigues. Et quand Ulysse, toujours impatient de regagner Ithaque, essaie de secouer la torpeur de ses compagnons, lorsqu'il veut les entraîner de nouveau sur cette mer inclemente qui les a fait tant souffrir, il

(1) Théophraste, *Hist. plant.*, IV, III.

(2) Pline, *Hist. nat.*, XIII, XXXII.

n'est pas étonnant que les Grecs refusent d'écouter la voix de leur chef. Leur résistance s'explique par leurs misères passées. Tous ceux, même les marins, qui ont eu à subir les horreurs d'une tempête, comprendront ce sentiment. Homère a sans doute attribué au fruit du lotos ce qui n'était que le résultat d'un découragement profond.

DJERBAH DANS L'HISTOIRE

L'île des Lotophages était également connue, dans l'antiquité, sous le nom lybien de *Meninx*. Le navigateur grec Scylax la surnomme *Brachion*, à cause des bancs étendus qui l'entourent. Soumise d'abord aux Carthaginois, l'île fut, après la chute de Carthage, annexée à l'empire romain, et devint une dépendance de la province de Numidie.

L'empereur romain Trebonianus Gallus, (207-254), y naquit ainsi que son fils Volusianus ; ils ne portèrent la pourpre qu'un an, (252-253), et moururent tous deux en 254.

C'est à l'occasion de l'élévation au rang d' *Auguste* de ces deux empereurs, que le nom moderne de *Gerba* ou *Girba*, donné à l'ancienne *Meninx*, est signalé pour la première fois. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'historien latin Aurelius Victor, qui vivait au quatrième siècle de notre ère :

Creati in insula Meninge quae nunc Girba dicitur (1).

Dans sa Table des anciens itinéraires, le géographe allemand Peutinger indique, parmi les quatre villes signalées dans cette île, une cité du nom de *Girba*.

Djerbah, devenue romaine, eut sa période de grandeur et de prospérité. Elle eut ses palais de marbre, ses temples, ses amphithéâtres, ses maisons de campagne et ses villas, où les puissants fonctionnaires de l'Afrique venaient, avec les riches commerçants de la Byzacène, passer la belle saison et goûter les douceurs de son climat.

L'irrésistible mouvement qui, en 429, amena les Vandales en Afrique eut une influence considérable sur les destinées de ce pays. Leur roi, Genséric, marcha rapidement de conquête en conquête, et sut habilement profiter de l'intrigue féminine qui l'appela à Rome, (455), pour s'emparer de cette ville où régnait l'empereur Maximin. Les dépendances coloniales de l'empire romain tombèrent, de ce fait, sous la domination des Barbares. Et quand la chute de l'empire d'Occident fut complète, (476), Genséric tourna ses forces contre le trône d'Orient. Mais l'empereur Zénon effrayé se hâta de signer un traité qui consacrait la légitime possession, par les Vandales, de l'immense territoire compris entre la Cyrénaïque et l'Atlantique. La puissance de Genséric atteignit alors son apogée ; malheureusement la mort vint, en janvier 477, mettre un terme au règne glorieux de l'illustre roi barbare.

(1) Anrélius Victor, *Epitome*, chap. XLV.

Ses successeurs ne songèrent plus qu'à jouir en paix des conquêtes qu'il leur avait laissées ; les Vandales perdirent peu à peu leurs qualités guerrières, et quand le grand Justinien, empereur d'Orient, résolut de faire aux Barbares, une guerre qui devait soumettre à l'empire les anciennes possessions romaines, il trouva le terrain tout préparé. On connaît les péripéties de la lutte de Bélisaire, le général byzantin, contre Gélimer, le dernier roi Vandale, et la défaite de ce dernier à *Tricamarra*, (décembre 533), à huit lieues au S.-O. de Carthage. Cette bataille décisive rattacha l'Afrique au trône de Byzance. Mais, à partir de ce moment, elle fut constamment troublée par les soulèvements des tribus maures, qui nécessitèrent de nombreuses expéditions.

Après la mort de Justinien, (565), l'histoire se tait presque sur les événements qui se déroulent dans la grande colonie. Sous Héraclius, (610-641), toute l'Afrique, de l'Atlantique à l'Égypte, n'est qu'une dépendance de l'empire d'Orient.

C'est alors que l'Islamisme acquiert, presque brusquement, son extraordinaire développement. En 647 les Arabes s'emparèrent de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine ; en 658 un traité entre l'empereur Constantin et le khalife Moaviah, reconnaît à ce dernier une bonne moitié de l'Afrique. En 666, Moaviah établit sa puissance en fondant Kairouan ; en 697, Carthage est prise et détruite par Hassan, et les Arabes triomphants se répandent sur toute l'étendue du littoral africain, d'où le nom grec et romain se trouve à jamais effacé.

Djerbah suivit toutes ces fluctuations et fut successivement soumise aux peuples que le sort des armes favorisait.

DJERBAH SOUS LA DOMINATION ARABE

Les diverses dynasties arabes se disputèrent la possession de l'île jusqu'en 1135, époque où Roger, roi de Sicile, en fit la conquête. Elle fut reprise par les Almohades vers 1210.

En 1284, le roi Pierre d'Aragon confia à Roger de Loria, amiral d'Aragon et de Sicile, la mission de s'en emparer. L'expédition fut couronnée d'un plein succès, et le roi, pour marquer à Roger toute sa satisfaction, lui donna l'île de Djerbah en apanage. Afin de s'y maintenir plus facilement, l'amiral fit élever sur le bord de la mer, une vaste forteresse qui existe encore dans le voisinage d' *Oumt-Souk*, où elle est connue sous le nom de *Bordj-el-Kebir*. Roger de Loria transmit son royal privilège à ses descendants, Roger II de Loria, Charles de Loria, Roger III de Loria.

Ce dernier, assailli par un soulèvement des indigènes, et ne pouvant le réprimer faute de ressources pécuniaires, engagea Djerbah au roi de Sicile Frédéric, qui envoya Raymond Mon-

taner pour la pacifier (1308), et qui lui abandonna, en récompense, la jouissance de l'île jusqu'en 1315.

En 1333, une nouvelle insurrection indigène rendit à Djerbah son indépendance. Reprise en 1432 par Alphonse V d'Aragon, qui fit bâtir à l'entrée du canal Est et près du pont d' *El Kantara* qui la reliait à la terre ferme, un fort qui s'appelle aujourd'hui *Bordj Castil*, elle secoua le joug quelques années après.

En 1510, Ferdinand le Catholique étendit jusqu'à Tripoli le réseau de ses conquêtes en Afrique. Il fit diriger, contre Djerbah, une expédition commandée par Pierre de Navarre. Un débarquement s'opéra sous la conduite de don Garcia Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Mais ses troupes souffrirent tellement de la soif qu'elles abandonnèrent leur chef qui se fit héroïquement tuer, et se débandèrent, poursuivies par les indigènes. Pierre de Navarre essaya vainement de les ramener contre l'ennemi, la soif cruelle leur avait enlevé toute énergie. Il se résigna à s'embarquer et à regagner Tripoli.

En 1521, Charles-Quint, pour venger la défaite précédente, envoya devant Djerbah une flotte qui fut victorieuse, et qui imposa aux habitants une contribution de guerre annuelle de cinq mille *dinars* d'or.

C'est vers cette époque (1524) que le fameux corsaire *Kheir-ed-Din*, surnommé Barberousse, secondé plus tard par son élève, le redoutable Dragut, s'empara de Djerbah dont tous deux firent leur arsenal.

On connaît les exploits de ce dernier corsaire qui tint si longtemps en échec les flottes de toute la chrétienté. Charles-Quint, sachant Dragut cantonné à Djerbah, voulut en finir avec le hardi forban.

Il envoya, en 1551, pour le surprendre, une escadre considérable commandée par l'amiral André Doria. Celui-ci se présenta inopinément à El Kantara, devant Bordj Castil. Dragut qui ne soupçonnait pas cette brusque invasion de ses ennemis, ne put se servir de sa flotte qui se trouvait en dangereuse position, bloquée d'un côté par Doria, acculée de l'autre au pont d'El Kantara, qui lui-même était environné de bancs de sable infranchissables. Pour gagner du temps il s'enferma dans la forteresse, et soutint, de terre, l'attaque des Espagnols. Mais craignant, à la longue, d'être pris, le hardi corsaire employa pour s'échapper et sauver ses navires, un fort ingénieux stratagème. Il fit creuser, la nuit, dans les bancs situés en arrière de ses galères, un canal par lequel il réussit à les faire pénétrer dans la petite mer dite de Bou Grara, qui s'étend au Sud de l'île. Il put, dès lors, doubler Djerbah par l'Ouest et gagner le large par le canal d' *Adjim*. Puis, prenant audacieusement

l'offensive, il captura dans le Golfe bon nombre de galères chrétiennes venues pour renforcer la flotte d'André Doria. Ce dernier, voyant que son ennemi lui échappait et craignant d'être bloqué lui-même fut obligé d'abandonner son entreprise.

Philippe II, qui succéda à Charles-Quint, tenta à son tour de réduire Dragut à l'impuissance. Il envoya en 1559, sur les côtes de Djerbah, une expédition forte de 10,000 hommes commandée par le vice-roi de Sicile, Jean de la Cerda, duc de Medina-Cœli. Ce dernier s'empara d'abord, sans difficulté, de la forteresse élevée autrefois par Roger de Loria, (*Bordj-el-Kebir*), et fit construire sur le pourtour de l'île, des ouvrages défensifs qu'on y retrouve encore. Mais Dragut ne tarda pas à réparaître avec une flotte turque importante. Il fit un siège mémorable du château-fort où s'était retranché le duc de Medina-Cœli. Puis il engagea le combat avec les galères chrétiennes qu'il dispersa, et dont la plupart tombèrent entre ses mains. Jean de la Cerda fut contraint de capituler, et la plus grande partie de l'armée espagnole fut capturée. Dragut, ivre de son triomphe, se conduisit alors en véritable barbare. Il fit décapiter tous les chrétiens, ses prisonniers, et de toutes leurs têtes tranchées il éleva, dans le voisinage de Bordj-el-Kebir, une pyramide qui n'avait pas moins de 130 pieds de tour, sur 30 pieds de hauteur (1).

Dragut conserva Djerbah, sans être inquiété, jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1565, au siège de Malte, où un boulet l'emporta.

Lorsque, en 1574, Sinan-Pacha se fut emparé de Tunis pour le compte des Turcs, l'île de Djerbah devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, partie intégrante du territoire de la Régence.

DJERBAH IL Y A CENT ANS

Au commencement de ce siècle et avant l'abolition de l'esclavage, Djerbah, plus que jamais florissante, servait de principal débouché aux produits sahariens et aux marchandises provenant de l'intérieur de l'Afrique. C'est là qu'aboutissaient, par R'hat et R'hadamès, toutes les caravanes sillonnant le continent africain, du Fezzan au Sénégal.

(1) Ce hideux trophée existait encore il y a une quarantaine d'années. Les indigènes le nommaient *Bordj-el-Rious*, le *château des têtes*. On en distingue à peine l'emplacement aujourd'hui.

Monseigneur Sutter, qui fut longtemps évêque à Tunis, obtint de Ahmed-Bey que ce monument barbare serait détruit. Malgré l'opposition des Djerbains l'ordre beylical fut exécuté, et les crânes blanchis par les siècles des malheureux soldats de Medina-Cœli, furent enterrés dans le petit cimetière catholique de Djerbah, où une colonne commémorative fut élevée au-dessus de la sépulture.

On rencontrait, se coudoyant dans les villages de l'île verdoyante, des indigènes venus des points les plus opposés : du Raoussa, du Kanou, du Bornou, du Badjirmi, du Wadaï, du Darfour, du Khordofan. Les habitants de Tim-Bouktou y traitaient d'affaires avec ceux de Mourzouk et de Ouargla ; les Chouas musulmans s'y mêlaient aux nègres Kanori, adorateurs de fétiches ; les Sénégalais y frayaient avec les Touaregs.

Sur les places se pressaient de nombreux troupeaux d'esclaves ; dans les bazars s'entassaient les riches productions du Soudan : ivoire, poudre d'or, plumes d'autruche, peaux des grands fauves et des grands pachydermes, etc.

Les Pachas de Tripoli, jaloux du commerce de Djerbah, avaient souvent essayé de détourner sur leur capitale, les caravanes venues de l'intérieur, en les faisant inquiéter par des maraudeurs apostés sur les routes qu'elles suivaient habituellement. Mais celles-là armaient leurs noirs, et grâce à ce puissant concours les pillards étaient repoussés avec pertes. Les trafiquants d'esclaves trouvaient ainsi, dans leur marchandise humaine, non-seulement l'alléchante perspective d'un bénéfice assuré, mais encore un sérieux moyen de défense et de protection.

L'abolition de la traite porta à Djerbah un coup dont elle ne s'est pas relevée. Le nombre des caravanes ne tarda pas, en effet, à diminuer sensiblement.

Celles qui continuèrent à s'avancer sur le chemin de R'hadamès à Djerbah n'ayant plus, comme par le passé, une nombreuse escorte de nègres pour les assister au besoin, furent plus d'une fois pillées par les tribus indépendantes de la frontière, *Ourghemmas*, *Nouails*, qui, véritables pirates du désert, ne vivent, de nos jours encore, que de brigandages et de rapines. Peu à peu ces caravanes cessèrent de fréquenter une voie devenue par trop dangereuse, et s'accoutumèrent à prendre la route de Tripoli, plus longue de trois jours, il est vrai, mais rendue parfaitement sûre grâce à la vigilance des Pachas (1).

(1) En 1880, le docteur Lafitte qui habitait Sfax depuis sept ans et avait fait de longues études sur le Sud de la Tunisie, lança dans le monde scientifique l'idée qu'il caressait depuis longtemps, de rendre à Djerba son antique splendeur. Il présenta aux Sociétés Savantes un projet ayant pour but de faire refluer, comme autrefois, dans cette île, le courant commercial confisqué par Tripoli. Son but était d'établir une série de comptoirs, reliés entre eux par des caravanes régulières, et échelonnés sur la route qui conduit de Djerbah au Soudan. Il s'offrait, aidé de quelques amis, d'aller fonder à R'hadamès le premier de ces comptoirs, et de gagner ensuite de proche en proche le continent noir par la route de R'hat.

Ce projet brillamment développé à la Sorbonne par le capitaine Bordier, le 19 avril 1881, à la dix-neuvième réunion des Sociétés Savantes, avait réuni l'adhésion d'un grand nombre de personnes. Il allait enfin se réaliser pratiquement lorsqu'éclatèrent les événements de Tunisie. Leur conséquence immédiate a été d'accentuer le mouvement de recrudescence du fanatisme mu-

LE VRAI MAHDI

Aux puissantes qualités de fondateur de religion qu'il possédait à un si haut degré, Mahomet, le Prophète de Dieu, joignit une extraordinaire prescience de l'avenir. Il eut comme la divination des vicissitudes qui devaient plus tard atteindre ses disciples, et il leur donna à entendre que le christianisme triomphant viendrait, dans la suite des siècles, déposséder les fils de l'Islam de leurs légitimes conquêtes.

Mais pour ne pas décourager son peuple, il ajouta qu'un envoyé de Dieu, un *Mahdi*, parti de l'Occident, du *Moghreb*, se lèverait un jour pour rendre au Croissant sa splendeur momentanément obscurcie.

Depuis cette prophétie quelques musulmans illuminés ont joué au Mahdi ; tous ont trouvé, en plus ou moins grand nombre, des adhérents dont le fanatisme n'a jamais été ébranlé par l'impuissance ou l'inertie de ces faux-prophètes.

L'adversaire si souvent heureux des Anglais en Egypte, dans ces dernières années, fut un de ces apôtres. Mais il ne faut pas le confondre, non plus que son successeur, avec le chef religieux qui passe pour le vrai Mahdi et dont l'influence s'étend d'Alexandrie à Alger, de Benghazi au Wadaï.

Le vrai Mahdi, qui s'est révélé comme tel il y a une quinzaine d'années, se nomme Si Senoussi, fils de Si Mohammed ben Ali es Senoussi. Humble taleb (écrivain) à Medjaber, il a fondé l'ordre des Senoussia, dont les adeptes se reconnaissent entre eux à une façon spéciale de faire la prière.

Par ses vertus, son courage et son incontestable habileté, le chef des Senoussia est parvenu à se créer un véritable empire, et de la Zaouia qu'il a établie à dessein dans l'oasis de *Djerboub*, en pleine Cyrénaïque, loin de tout contact chrétien, il dirige d'une main hardie en même temps que prudente sa politique d'envahissement.

Le Mahdi professe à l'égard des Turcs, qu'il considère comme des Musulmans dégénérés, une haine presque équivalente à celle qu'il affiche contre les Chrétiens. Aussi la Tripolitaine lui

sulman. Celui-ci, commencé par la destruction de l'expédition Flatters, s'est continué par les massacres de la mission française de R'hadamès, par les exploits du pseudo-Mahdi, et naguère encore par l'assassinat de la garnison de R'hat.

Aussi le projet des comptoirs sahariens, qui aurait peut-être rendu à la France les mêmes services que la Cie des Indes rend à l'Angleterre, doit-il être abandonné pour de longues années. A l'heure actuelle, en effet, un chrétien ne saurait s'avancer à quelques kilomètres des frontières, sans courir le risque d'être assassiné.

Les environs de Tripoli sont d'ailleurs tout aussi dangereux, et l'on ne saurait sortir impunément des murs de *Benghazi*. Cette dernière ville appartient de fait au Cheikh *Senoussi*, bien que, diplomatiquement, elle fasse partie du domaine du Sultan de Stamboul.

obéit-elle mieux qu'au Sultan. Depuis qu'il s'est installé à deux journées de marche de l'oasis d'Ammon (Syouah), l'influence de Si Senoussi dans le Soudan s'est considérablement accrue, et l'on peut dire qu'il est le vrai chef du Fezzan et du Wadaï.

Par les zaouïas qu'il a fondées à R'hat, à R'hadamès et dans le Touat, il s'est allié les Touaregs, et bat en brèche le puissant ordre des Tidjania, rival du sien et ami de la France, qui depuis cette époque perd beaucoup de son crédit.

Le Mahdi tient tous les chemins, et ses adeptes fanatisés n'attendent qu'un signal pour se ranger autour de sa bannière et purger l'Afrique de la domination chrétienne (1). Des émissaires, partis de Djerboub, et munis des instructions du nouveau prophète, ne cessent de parcourir la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, fomentant partout la haine contre le roumi, et poussant de tout leur pouvoir à l'insurrection. Qu'on y prenne garde !

(1) Dès 1876 Si Senoussi, qui avait rallié autour de lui la plupart des grands chefs algériens dépossédés et exilés après la formidable insurrection de 1871, essayait d'organiser avec eux un vaste soulèvement contre notre colonie.

M. Féraud, le diplomate bien connu, le seul peut-être qui ait pu pénétrer à fond les secrets de la tortueuse diplomatie arabe, était attaché, à cette époque, comme interprète principal de l'armée d'Afrique, au cabinet du Gouverneur de l'Algérie, l'illustre général Chanzy. Informé par ses renseignements particuliers des menées clandestines du nouveau Mahdi, dont personne encore ne connaissait l'origine, la demeure, ni les moyens d'action, M. Féraud n'hésita pas à se mettre à sa recherche.

Parti d'Alger en octobre 1876, à bord de l'avis de guerre le Cassard, il emmena avec lui, comme espions, des indigènes algériens qui possédaient toute sa confiance, et commença, avec l'aide de M. Roustan, chargé d'affaires de France à Tunis, une tournée d'investigation sur les côtes de la Régence. Le premier ministre du Bey, le général Khéreddine, qui ne dissimulait ni ses sympathies pour la France, ni la suspicion dans laquelle il tenait la nouvelle secte des Senoussia, prêta son appui le plus dévoué à la mission secrète de M. Féraud.

Ce dernier débarqua ses limiers en des points divers de la côte tunisienne et tripolitaine, fixa à chacun d'eux un itinéraire différent, embrassant une grande étendue de pays, et alla successivement les recueillir aux points de rendez-vous convenus d'avance. Puis, contrôlant les uns par les autres les renseignements de ses émissaires, l'habile diplomate put se mettre sur la piste du redoutable chef religieux, et la suivre, pour ainsi dire pas à pas, jusqu'à Benghazi, où il acquit la certitude que le lieu de sa retraite était l'oasis de Djerboub.

La ligne ininterrompue des zaouïas fondées par le Mahdi, et dont M. Féraud put établir l'intéressant relevé, s'étendait du Sud de la province de Constantine jusqu'à Djerboub, sans pénétrer toutefois en Tunisie. Indice grave : la plupart de ces zaouïas étaient abondamment pourvues d'armes et de poudre, et Si Senoussi avait eu récemment plus d'une entrevue avec le voyageur allemand Gérard Rholf, ancien sergent dans notre légion étrangère. La tactique du Mahdi ainsi éventée, ce personnage devenait, pour nous, beaucoup moins dangereux.

L'habileté avec laquelle M. Féraud avait accompli sa délicate et dangereuse mission, ne tarda pas à recevoir sa récompense. Nommé peu de temps après Consul général de France à Tripoli, il est aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Tanger : nous le retrouverons sous peu ambassadeur à Constantinople.

ASPECT GENERAL

Djerbah a la forme d'un hexagone irrégulier de 40 kilomètres de diamètre et d'un périmètre approximatif de 160 kilomètres. Sa superficie, de 64.000 hectares pour une population de 40.000 habitants, en fait l'endroit relativement le plus peuplé de toute la Tunisie. L'île est généralement plate et s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer ; aussi, du mouillage ordinaire des bâtiments, situé devant *Oumt-Souk*, (1) sa capitale, ne l'aperçoit-on que confusément.

Les abords de Djerbah sont très difficiles, entourée qu'elle est de bancs étendus, principalement à la côte Nord, où les fonds de 5 mètres, strictement nécessaires aux navires de moyen tonnage, sont à une distance de 7 à 8 kilomètres de la plage.

Les communications, rendues déjà pénibles à cause du long trajet à accomplir en embarcation, deviennent souvent impossibles lorsque les vents de l'Ouest, du Nord ou de l'Est soufflent avec quelque intensité. C'est en raison de cet inconvénient majeur, que, dès le 1^{er} Juillet 1881, la Compagnie générale Transatlantique, chargée du service postal en Tunisie, a fait mouiller devant Oumt-Souk, un ponton, la *Mater*, où les vapeurs de la Compagnie peuvent déposer, le cas échéant, voyageurs, marchandises et dépêches, qui attendent là que le temps soit redevenu maniable.

On s'explique difficilement que la Compagnie n'ait pas encore songé à opérer ses débarquements à *Sidi Toprana* ou à *Sidi Djamour*, par les mauvais temps d'Est ; à *Sidi Achem* ou même à *Aghir*, par ceux d'Ouest. Dans les deux cas les paquebots pourraient mouiller à moins d'un mille de terre et transiter en toute sécurité, à la plus grande satisfaction du commerce et des voyageurs. Le mouillage d'Oumt-Souk n'est qu'un mouillage de beau temps, qu'il sera toujours impossible d'améliorer ; les travaux à entreprendre seraient trop considérables, et tout à fait hors de proportion avec l'importance commerciale de l'île.

Djerbah se présente de loin au regard sous le riant aspect d'une enchanteresse oasis. A mesure qu'on en approche elle semble se transformer en un immense verger, de fort pittoresque apparence, car au-dessous de la cime verdoyante des palmiers, on distingue l'épais feuillage des oliviers, des caroubiers, des grenadiers, et autres arbres semblables à ceux que nous avons rencontrés déjà, soit à Sfax, soit à Gabès.

De nombreux points d'une éclatante blancheur, qui sont des

(1) Le mot *Oumt* que nous rencontrerons fréquemment à Djerbah veut dire quartier. Le mot *souk* signifie marché. — *Oumt-souk* : quartier du marché.

koubbas ou des habitations dispersées, se détachent gaiement du rideau de verdure, aux nuances diverses, qui constitue le fond du paysage, et mettent en relief les divers plans de la perspective un peu uniforme de l'ensemble.

A l'intérieur, quelques plis de terrain très boisés, apparaissent noyés dans les vapeurs bleuâtres du lointain.

Et quand le voyageur a pénétré dans cette île à l'aspect séduisant, il a l'heureuse fortune de n'éprouver aucune désillusion. Partout autour de lui il sent la vie, l'activité, le bien-être. Les chemins qu'il parcourt sont suffisamment ombragés par les arbres qui les bordent, la chaleur ne l'accable pas, le sable lui-même paraît plus doux, plus propice à la marche ; l'insulaire, autrefois fanatique et farouche, qu'il rencontre aujourd'hui sur la route, le salue d'un joyeux *salam* ; et il n'est pas jusqu'au bourricot qui le porte qui ne fasse preuve d'une agilité et d'une vigueur peu communes (1).

Une excursion à Djerbah reste donc, à tous les points de vue, agréable et intéressante.

LES HABITANTS

Les indigènes de Djerbah semblent se rattacher à la race libyenne ou carthaginoise, et l'idiome qu'ils parlent se rapproche beaucoup de la langue berbère. Ce qui accentue encore davantage la différence qui les sépare des autres sujets tunisiens, c'est qu'ils n'appartiennent, au point de vue religieux, à aucune des quatre sectes réputées orthodoxes, dans la religion de Mahomet. Ils forment, avec les gens du M'zab et du Zanzibar, une secte ayant un rite particulier, admettant, outre les quatre livres sacrés de Mahomet, un cinquième ouvrage d'Ali, gendre du Prophète ; d'où le nom de *Khamsia* (les cinquièmes) qu'ils se donnent. Aussi les autres musulmans les considèrent-ils comme *Kharedjites*, ou schismatiques.

Descendants des hardis corsaires d'autrefois, dont ils se racontent encore les exploits, plusieurs d'entre eux ont une préférence marquée pour le métier de marin, et chaque année l'île de Djerbah arme pour le grand cabotage, un certain nombre de navires d'un tonnage appréciable ; d'autres, beaucoup plus nombreux, se livrent sur leurs côtes mêmes, à la pêche des éponges ou du poisson, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Le territoire de l'île est partagé en un grand nombre d'enclos, bien cultivés, dans lesquels la plupart des propriétaires ont fait construire leur maison d'habitation. La division du travail, qui

(1) Les *bourricots* de Djerbah jouissent d'une réputation méritée et sont très recherchés dans toute la Régence.

est la conséquence de ce morcellement de la propriété, est très favorable à la prospérité générale de l'île. On n'y trouve, en effet, d'autres terrains en friche que ceux qui sont absolument rebelles à tout essai de culture.

Il résulte de cette disposition, qu'il n'y a pas à Djerbah de centres de population bien importants, ni de villages proprement dits. Les habitations étant très disséminées, le groupement en villages, tel qu'il existe aujourd'hui, est plutôt administratif que réel.

L'inévitable Juif, usurier, brocanteur ou orfèvre, est relégué dans deux quartiers, l'un, la *petite Hara*, situé à 2 kil. environ de Oumt-Souk, contient de 5 à 600 habitants ; l'autre, la *grande Hara*, à 4 kil. environ, en compte 1.400 ; il est célèbre par une synagogue, la *Griba*, renommée comme lieu de pèlerinage dans toute la Tunisie et la Tripolitaine.

Est-il besoin d'ajouter que ces sortes de *Ghettos*, où habitent les Israélites Djerbains, sont bien les endroits les plus sordides et les plus malpropres qu'il soit possible de voir.

L'industrie des *Djerbi* (1) peut se limiter à quatre professions : cultivateurs, tisserands, potiers, marins.

CULTIVATEURS

Le sol de Djerbah est extrêmement fertile, surtout quand il est convenablement arrosé ; malheureusement les pluies sont fort rares dans cette région, et nulle rivière n'y coule. Aussi, les indigènes, pour combattre la sécheresse, ont-ils creusé nombre de puits, mis en action par un des procédés primitifs que nous avons décrits en parlant de Sfax, et qui donnent une eau de qualité médiocre, il est vrai, mais très suffisante pour l'irrigation. Chaque maison possède, en outre, une citerne destinée à recueillir les eaux du ciel, qu'on réserve soigneusement pour les usages domestiques.

Le cultivateur *Djerbi* est généralement plus industriel, plus travailleur et plus actif que le fellah tunisien. Le fait seul d'habiter dans sa propriété même, d'en surveiller tous les jours l'entretien et d'en constater les progrès, semble avoir développé chez lui une sollicitude plus grande pour le terrain qu'il exploite : il le soigne davantage et se laisse aller, volontiers, à joindre l'agréable à l'utile, en cultivant, par exemple, des parterres de fleurs, dans le seul but d'embellir son habitation.

On ne saurait méconnaître chez lui une certaine intelligence pratique jointe à une opiniâtreté qui lui font tirer le meilleur parti du sol sur lequel il s'est établi : ses plantations sont fort judicieusement disposées, et sans parler des palmiers et des

(1) *Djerbi*, nom arabe des habitants de Djerbah

arbres fruitiers que possède chaque enclos, on y rencontre des carrés affectés à la culture maraîchère, des espaces où croissent des céréales, et d'autres, plus ingrats, réservés aux pâturages.

On compte à Djerbah environ trois cent mille dattiers. Ils produisent deux espèces de dattes, l'une appelée *Rotob*, jaune, à chair molle, peu savoureuse et qui ne se conserve pas ; l'autre, nommée *Blah*, qui est le fruit peu comestible que nous connaissons pour l'avoir déjà rencontré aux Kerkennah. C'est le palmier donnant cette dernière datte que les Djerbis choisissent de préférence pour en extraire le lagmi.

Les oliviers de Djerbah passent pour les plus productifs de la Régence, et les huiles très estimées qu'on en retire sont classées immédiatement après celles de Zarzis, dont la supériorité est incontestable. On attribue ce résultat non-seulement à la nature du terrain et à l'excellence du climat, mais encore au grand âge des arbres qui sont, pour la plupart, plus que séculaires.

Il a été constaté qu'en vieillissant, l'olivier produit un fruit plus gros et à pulpe plus grasse. C'est sans doute pour cette raison qu'il est interdit aux insulaires d'arracher ou de couper un de ces arbres, sans se pourvoir auprès du Caïd, d'une autorisation que ce chef s'empresse toujours de refuser, à moins qu'il ne soit nettement établi que l'olivier est bien mort.

Les vignes de Djerbah sont fort belles et soigneusement cultivées. Quelques-unes, très âgées, atteignent, comme à Gabès, des proportions énormes, et l'on est contraint de suspendre en guirlandes, pour les soutenir, leurs ramures d'un palmier à l'autre.

Elles donnent un raisin doré qui, en raison de sa douceur, est appelé *asli* (1) et dont les indigènes retireraient un vin excellent, s'ils n'employaient pour le préparer et pour le conserver, les procédés les plus rudimentaires et les plus grossiers.

Qu'un viticulteur français, convenablement outillé, vienne traiter sur place les raisins de Djerbah, et nous sommes convaincus que les produits qu'il obtiendra seront capables de soutenir la comparaison avec certains vins renommés de l'Archipel grec et de l'Asie mineure.

Est-il besoin de parler des autres productions de l'île ? Les fruits et les légumes y viennent en abondance, grâce à un constant arrosage ; et, dans les années pluvieuses, les céréales donnent les plus magnifiques récoltes.

En résumé, si l'agriculteur Djerbi concentre sur la terre toute son attention et tous ses efforts, celle-ci ne manque jamais de le récompenser généreusement de ses labeurs et de ses peines.

(1) *Asli*, du mot arabe *Acel*, miel.

TISSERANDS

Pline nous raconte (1) que l'antique Meninx rivalisait autrefois avec Tyr, pour ses ateliers de teinture, mais que ses pourpres étaient égales sinon supérieures à celles de la grande ville phénicienne. L'abandon de cette industrie paraît avoir coïncidé, à Djerbah, avec la fin de la domination romaine en Afrique. Aujourd'hui, les *murex trunculus* (2) qu'on rencontre sur les bancs, aux alentours de l'île, et dont on retirait autrefois la précieuse couleur, restent sans usage.

Les Djerbis modernes ont remplacé l'antique industrie de la teinture par celle du tissage des étoffes. Les métiers dont ils se servent sont, comme toujours, installés de la plus primitive façon ; mais les produits qui en sortent sont dignes, en tous points, de la réputation dont ils jouissent chez tous les Orientaux du Nord de l'Afrique.

C'est dans les ateliers de Djerbah qu'on confectionne ces belles couvertures de laine, ou de soie et laine mélangées, nommées *fraichias*, caractérisées par des rayures multicolores éclatantes, du plus original effet. On y fabrique aussi des flanelles d'une légèreté de tissu et d'un velouté incomparables, très recherchés en raison de ces qualités. Mais le triomphe du tisserand Djerbi est, sans contredit, ce burnous d'une finesse extrême en laine rayée de soie et quelquefois en soie pure, que les plus riches musulmans se disputent au poids de l'or, et qu'à Paris plus d'une élégante, sortant du bal, ne dédaigne pas de jeter sur ses épaules.

À l'époque florissante où Djerbah était le point de rendez-vous des nombreuses caravanes venues de l'intérieur de l'Afrique, l'industrie du tissage avait atteint l'apogée de sa prospérité. Les milliers de métiers alors en mouvement, étaient à peine suffisants pour répondre aux demandes des trafiquants cosmopolites qui faisaient pénétrer jusqu'au cœur du Soudan, les belles étoffes de l'île tunisienne.

Aujourd'hui le nombre des métiers a considérablement diminué ; à peine si l'on en trouverait quatre ou cinq cents, disséminés dans toute l'étendue du pays (3).

(1) Pline, *Histoire naturelle*, chap. IX.

(2) Le *murex trunculus*, coquillage de la famille des *Bucinoïdes*, est communément appelé *pourpre*.

(3) L'Etat tunisien aurait tout intérêt à relever, à Djerbah, l'industrie du tissage qui constituait autrefois la principale richesse de l'île, et qui va désormais périr. C'est en France qu'il convient de diriger ce courant commercial, car l'engouement du public paraît se porter de préférence sur les produits orientaux. Or, l'exposition de 1889 s'approche ; peut-on trouver une plus belle occasion que celle de ce grand tournoi pacifique, pour faire connaître à l'Eu-

POTIERS ET MARINS

Le sable fin qui recouvre Djerbah sur des épaisseurs variables, fait place, en certains endroits, à une couche d'argile qui, cuite au four dans certaines conditions, a la propriété de devenir très poreuse en même temps que très résistante.

C'est à *Oumt-Galala*, au Sud de l'île, que ce dépôt argileux paraît le plus abondant. Aussi les indigènes ont-ils, depuis fort longtemps, établi dans ce dernier village des fabriques de poteries en terre cuite, brute ou vernissée, qui jouissent en Afrique, avec celles de *Nébeul* (1), d'une notoriété indiscutable. On les exporte en Algérie, en Tripolitaine, à Malte, en Sicile et quelquefois jusqu'en Égypte. Les *gargoulettes* de Djerbah, destinées à rafraîchir l'eau, passent avec raison pour supérieures aux alcarazas d'Espagne ; leur porosité et par suite l'évaporation qu'elles occasionnent, conditions indispensables de leur bon fonctionnement, ne laissent rien à désirer. Malheureusement les eaux du pays, en raison de leur nature magnésienne et alcaline, ne tardent pas à obturer les pores de ces vases, qui perdent peu à peu leur principale qualité. Il est dès lors nécessaire de les remplacer assez fréquemment, ce qui, vu leur prix modique, ne constitue pas une dépense sensible.

Les potiers de Djerbah fabriquent, en outre, une foule de vases, de plats et de récipients, aux formes les plus diverses et parfois les plus originales, depuis la jarre gigantesque, destinée à emmagasiner les provisions d'huile, de vin ou d'eau, jusqu'à la tasse minuscule, qui sert de jouet aux enfants.

On retrouve, non sans surprise, dans la plupart de ces produits de la céramique indigène, les lignes élégantes et pures qui caractérisent l'art antique, si admiré. Comment les humbles potiers de Djerbah, qui n'ont aucune éducation artistique en ont-ils conservé le secret ? Est-ce instinct naturel, est-ce le résultat d'une tradition perpétuée et transmise on ne sait comment ? Quoiqu'il en soit, nombre de vases sortis des fours insulaires, rappellent, à s'y méprendre, le profil à la fois sévère et gracieux de certains vases étrusques que l'antiquité nous a légués, et qui font l'ornement de nos musées.

L'industrie des potiers de Djerbah, répondant à des besoins

rope des tissus qui ne manqueront pas de retenir l'attention des amateurs ? Il suffirait, pour réussir, de venir en aide à l'ignorance des indigènes, de secouer leur inertie, de leur faire comprendre quel intérêt résulterait, pour eux, de commandes importantes venues de l'étranger, et d'exciter leur instinct inné de lucre, par des primes en argent qui seraient immédiatement comptées à ceux dont les produits sembleraient les mieux réussis.

(1) *Nébeul*, l'ancienne *Néapolis*, est un gros village tunisien qui produit également des poteries très estimées. Il est situé sur la côte N.E. de la Régence, au Nord du Golfe de Hammamet.

de premier ordre, ne peut que se maintenir dans l'état de prospérité où elle se trouve actuellement.

Les marins et autres gens vivant de la mer, forment une fraction importante de la population totale de l'île. Nous aurons occasion d'en reparler dans les chapitres spéciaux que nous consacrerons aux Pêches.

LES VILLAGES OUMT-SOUK

Situé à quelques centaines de mètres de la mer, sur un emplacement sablonneux et à peu près entièrement dégarni d'arbres, *Oumt-Souk* est le centre le plus important de l'île, en même temps qu'il en est le plus peuplé. On y compte environ 500 habitants, dont 400 Européens, pour la plupart Italiens et Maltais, et une centaine d'indigènes. C'est la résidence du Gouverneur indigène de l'île et du Contrôleur civil. La France y a entretenu une garnison de 150 hommes.

Le village, en lui-même, n'offre rien de particulièrement intéressant. C'est une agglomération un peu confuse de maisons, dont quelques-unes construites à l'européenne, formant des quartiers où, suivant leur origine, les diverses fractions de la population se sont groupées, et sans trop se mélanger.

Deux grandes places, très fréquentées, donnent à la petite cité une animation peu ordinaire. Sur l'une d'elles, entourée de *fondouks* (1) et de maisons d'habitation, les jardiniers des environs apportent, le lundi et le jeudi, les denrées qui doivent servir à l'alimentation des citadins. C'est là également que se tient, deux fois par semaine, le grand marché des laines et des étoffes ; celui-ci donne lieu à des transactions importantes qui attirent à *Oumt-Souk* une foule d'indigènes et d'européens, venus de tous les points de l'île et du continent.

L'autre place, plus vaste, est située à l'Ouest de la ville, sur le bord des jardins ; on y remarque une grande construction, assez mal entretenue, qui est la maison du Caïd ; les étrangers y reçoivent la large hospitalité qui fait partie des mœurs arabes.

Il existe dans le Souk deux mosquées aux minarets élancés, appartenant à deux rites différents. L'une d'elles est recouverte de nombreuses koubbas ou coupoles du plus original effet. Presque en face de cette dernière, à l'Est de la cité et du quartier maltais, se trouve l'église catholique, petite mais bien tenue ; le cimetière chrétien est dans le voisinage. Il contient, nous l'avons dit, les débris de l'ancienne pyramide, *Bordj-el-Rious*, formée avec les crânes des soldats espagnols, décapités par Dragut.

(1) Un *fondouk* est une sorte de caravansérail où les indigènes étrangers à la ville reçoivent, moyennant rétribution, l'hospitalité pour eux et leur monture.

Oumt-Souk possède un assez grand bazar couvert, (Souk). Ce sont deux rues voûtées se coupant à angle droit en leur milieu, et recevant l'air et le jour par de petits soupiraux percés dans la voûte même. De chaque côté des branches de la croix ainsi formée, s'ouvrent les étroites boutiques, bourrées de marchandises, qu'on retrouve invariablement dans toutes les villes d'Orient. C'est là que les marchands indigènes, nonchamment étendus et humant silencieusement de minuscules tasses de café, attendent le client avec l'apparence de la plus parfaite indifférence, pour leur vendre plus tard, avec la mimique la plus expressive et au plus haut prix possible, les beaux tissus dont nous avons parlé. Le lundi et le jeudi, il se traite dans le Souk des affaires considérables, et l'affluence des acheteurs est telle, qu'il devient presque impossible de s'y frayer un passage.

Le port ou *marsa* est desservi par un appontement de construction récente, établi sur des pieux à vis, en fonte. Il est relié à la ville par une belle route nouvellement frayée au travers des sables, et dont une bifurcation, à gauche, conduit au *Bordj-el-Kebir*, « le grand fort ».

Celui-ci construit, nous l'avons vu, vers 1284, par Roger de Loria, a fort bel aspect et paraît en très bon état de conservation. Flanqué de tours et environné de fossés où peuvent pénétrer les eaux de la mer, il est encore armé de vieux canons hors d'usage, dont quelques-uns sont certainement contemporains de Charles-Quint. On y accède en franchissant un pont-levis et en suivant ensuite, à gauche, un long passage couvert qui mène dans une vaste cour intérieure, entourée de magasins et de casemates. Les dépendances en sont nombreuses et le dédale de coins et de recoins qu'on y trouve dénote sûrement l'intervention d'un architecte indigène, à l'imagination tourmentée. Une tour ronde et étroite, élevée d'une vingtaine de mètres, domine la forteresse et devait autrefois servir d'observatoire. De son sommet on jouit, sur la campagne et sur la mer, d'une vue splendide. Dans l'angle N. E. du fort une koubba abrite le tombeau du marabout Si Rhazi Mustapha. L'endroit choisi pour la sépulture du Santon prouve, à n'en pas douter, que celui-ci a dû jouer un rôle important lors des luttes sanglantes qui, au 16^e siècle, ont marqué la fin de la domination espagnole.

Bordj-el-Kébir est aujourd'hui remis entre les mains des troupes françaises dont les baraquements s'élèvent, sur la route, à peu de distance. La garnison a été, à juste raison, évacuée comme inutile.

Les archéologues ne signalent pas de vestiges antiques à Oumt-Souk. Il n'est pas douteux cependant que ce point n'ait été occupé par les Romains. Tout porte à croire que le village

actuel s'élève sur l'emplacement de la *Girba* de Peutinger, qu'il convient d'identifier avec la *Gerra* de Ptolémée.

L'île de Djerbah est télégraphiquement reliée au continent africain par quatre fils sous-marins. Deux d'entre eux partent de Oumt-Souk, aboutissant l'un à Sfax, l'autre à Gabès ; le troisième traverse le canal d'Adjim et rejoint le fil aérien qui va jusqu'à Gabès, pour faire ensuite le tour de la Régence et de l'Algérie : le quatrième, enfin, est mouillé entre Aghir et Zarzis.

OUMT-CEDRIEN

Ce village est situé à une dizaine de kilomètres dans le S.E. d'Oumt-Souk. Le chemin qui y mène traverse une campagne magnifique et parfaitement cultivée. Toutes les espèces d'arbres fruitiers abondent dans les beaux jardins qui bordent la route, et les palmiers qui les dominent donnent au paysage cet incomparable cachet oriental, qui aura toujours toutes nos préférences. On rencontre, de distance en distance, quelques petites mosquées, *djemâa*, évidemment destinées à éviter aux croyants, disséminés dans les habitations d'alentour, l'ennui d'un trop long trajet lorsqu'ils veulent accomplir leurs devoirs religieux.

Une petite agglomération de maisons, *Oumt-Kachain*, est à mi-distance du pittoresque village de *Oumt-Cedrien*, qu'on dirait noyé dans la verdure.

À trois kilomètres dans l'Est de ce dernier, des substructions et des amas confus de pierres, indices certains de l'existence, à cet endroit, d'une ville ancienne assez importante, occupent un vaste emplacement. Quel nom convient-il d'attribuer à cette cité disparue ? Serait-ce l'ancienne *Thoar* ou *Troar* que Pline, dans son Histoire naturelle, place du côté opposé à *Mennin*, l'antique capitale ? Un hasard heureux permettra peut-être de résoudre, un jour, cette intéressante question, car, en ce qui concerne Djerbah, les Itinéraires anciens paraissent manquer de précision.

OUMT-CEDOUIKHES

De Cedrien à Cedouikhes, situé plus au Sud, le trajet est de douze kilomètres. La route qu'on suit déroule, comme précédemment, ses méandres au milieu de riches vergers et de champs bien cultivés. On passe tout d'abord près d'un ancien fortin, d'origine espagnole, hors d'usage et abandonné aujourd'hui.

Cedouikhes n'est qu'un amas de maisons d'assez bonne apparence, éparpillées au travers de jardins bien arrosés, du plus agréable aspect.

L'archéologue — et tout le monde le devient en Tunisie — devra pousser une reconnaissance à quelques kilomètres à l'Est du village, à l'endroit que les indigènes dénomment *Ghaábah-Taorit*, « les jardins de Taorit ». Il y trouvera les ruines informes d'une petite ville antique dont le nom ne nous est pas parvenu, et son guide lui montrera, en lui racontant les légendes les plus fantastiques, les restes d'un édifice carré, de huit mètres de côté, la « Maison de la Magicienne » *Dar-er-Roula*, construit avec des pierres d'un assez bel appareil, et ayant l'aspect d'un ancien mausolée du genre *columbarium*, si l'on en juge par les niches ménagées dans l'intérieur des murailles.

D'autres vestiges, peu importants, se rencontrent à trois kilomètres dans le S. O., au lieu dit *Thala*, où les Arabes de l'île se rendent quelquefois en pèlerinage.

EL-KANTARA, L'ANCIENNE MENINX

A six kilomètres au Sud de Cedouikhes, des ruines considérables, s'étendant jusqu'à la mer près du fort espagnol d'*El-Kantara*, couvrent un emplacement qui n'a pas moins de cinq kilomètres de tour. Là devait s'élever une cité importante, si l'on en juge par sa grandeur et par la richesse des matériaux antiques qu'on y retrouve. Ces ruines sont bien certainement celles de l'ancienne *Meninx*, car Pline (1) nous indique que cette capitale était située « du côté de l'Afrique ». Or, sur toute la partie de la côte de Djerbah qui fait face au continent africain, on ne rencontre d'autres ruines romaines que celles en présence desquelles nous nous trouvons. De plus, il est logique de supposer que l'antique chaussée reliant l'île à la terre ferme et dont on aperçoit encore les vestiges devant El-Kantara, devait de préférence desservir la capitale, et la mettre en communication avec les nombreuses localités qui existaient jadis sur la côte opposée.

Bien que les indigènes aient défriché et mis en culture tous les espaces que les pierres et autres débris n'encombrent pas trop, il est cependant facile de suivre, sur le sol, les traces bien visibles du mur d'enceinte qui entourait la vieille capitale.

On découvre, en parcourant les ruines, plusieurs citernes bien conservées, et les vestiges d'une forteresse romaine, dont les pans de murs écroulés ont une épaisseur peu commune.

Puis ce sont des débris magnifiques d'anciens édifices ou de maisons particulières, fûts de colonne, chapiteaux, statues mutilées, fragments sculptés de frises et d'entablements d'un

(1) Pline, *Hist. nat.*, V.

travail remarquable, morceaux de marbres de toutes couleurs et de toutes provenances, etc. (1)

L'ancienne chaussée, *Pons Zita*, qui établissait un si facile accès entre l'île et le continent, n'avait pas moins de cinq kilomètres et demi de longueur. On en aperçoit très distinctement, sous l'eau, les débris informes, et quoiqu'elle soit aujourd'hui aux trois quarts ruinée, elle continue à être fréquentée par les indigènes qui, à basse mer, peuvent la franchir à gué avec leurs animaux. C'est pour cela que ce passage est actuellement désigné sous le nom de *Trik-el-Djemâl*, « chemin des chameaux ».

Une petite forteresse, hors de service, *Bordj-el-Bab*, probablement espagnole, est établie sur la chaussée même, au milieu du détroit. Un autre ouvrage défensif du même ordre, *Bordj-Trik-el-Djemâl*, construit également au milieu des eaux peu profondes à cet endroit, élève ses murailles ruinées à trois kilomètres au S.-O. du précédent.

Un chenal, dont la moindre profondeur est de 1 mètre 50, part de *Bordj-Castil*, passe devant les deux fortins, et s'enfonce ensuite dans la petite mer intérieure située au Sud de Djerbah.

Serait-ce là le canal creusé par Dragut, en 1551, pour permettre à sa flotte surprise par André Doria de se replier en arrière et d'échapper ainsi à l'attaque de son redoutable adversaire ?

OUMT-GALALA ; OUMT-ADJIM

Si, en quittant El-Kantara, on se dirige vers le N. O., on ne tarde pas atteindre les hauteurs boisées et cultivées qui forment le seul plateau surélevé existant à Djerba. On jouit de là, par échappées, d'une vue superbe sur l'ensemble de l'île ; au Sud, sur le continent, on découvre les immenses plaines dénudées que parcourent et exploitent les gens de la tribu nomade des Ourghemmas. Ces plaines s'étendent à perte de vue, ponctuées de taches noires qui sont des oasis, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes qui, commençant au Djebel Tadjera, va se terminer aux sommets plus élevés du Metmata, habités par

(1) Une bonne partie des antiquités qui gisaient à El-Kantara, à demi-enfoncées dans le sable, ont été récemment enlevées par l'avis français le *d'Estrées*, et transportées à Tunis où elles sont destinées à figurer dans le musée d'archéologie récemment créé au palais du Bardo.

Au nombre des objets recueillis figurent huit statues de marbre d'un beau style, dont deux monumentales. Toutes sont mutilées et ont été méthodiquement dépouillées de leur tête, de leurs mains et de leurs pieds. Les indigènes de Djerbah racontent que vers 1862 ou 1863, les officiers d'un bâtiment de guerre anglais ont opéré une descente dans la région, et que, ne pouvant emporter ces statues, ils en ont détaché du moins des parties intéressantes.

Un baptistère provenant des ruines d'une basilique chrétienne de l'époque byzantine, a été également transporté à la Goulette, en 1884, par la canonnière *l'Etendard*.

les Troglodytes à demi sauvages.

Après un trajet de neuf kilomètres on arrive à Oumt-Galala, qui n'est, à proprement parler, que la réunion de trois petits villages voisins de la mer. C'est là que sont établies les fabriques de poteries que nous avons signalées ; il est intéressant de les visiter et de se rendre compte de la simplicité des procédés employés par les potiers indigènes. La plupart des habitants de Galala se livrent à cette industrie, les autres cultivent la terre ; peu d'entre eux sont marins.

Le nom de *Galala* est, sans doute, une transformation euphonique de *Kelela*, qui lui-même vient du mot arabe *Klal*, pluriel de *Kolla* qui veut dire « jarre ». Le village tire donc son nom de l'industrie de ses habitants. Or, au nombre des villes signalées par Peutinger comme ayant existé à Djerbah, se trouve une cité du nom de *Haribus*, dont l'étymologie sémitique, d'après Tissot, est identique à la dénomination actuelle, « jarre ». Cela tend à prouver que l'art de la poterie s'exerçait à Djerbah dès la plus haute antiquité, et aussi qu'il convient d'identifier Galala avec Haribus.

Les neuf kilomètres qui séparent Galala de *Oumt-Adjim* sont fort agréables à parcourir. Le territoire qu'on traverse est extrêmement fertile ; les oliviers et les arbres fruitiers paraissent plus beaux, plus vigoureux que dans les autres parties de l'île, et la perspective de la mer bleue, qu'on aperçoit sur la gauche, contribue à donner au paysage un charme tout particulier. *Oumt-Adjim*, qui est probablement l'ancienne *Tipasa*, indiquée par Peutinger, est un gros village situé à deux kilomètres environ de la mer ; on y compte 1.500 habitants, presque tous pêcheurs.

La *Marsa*, ou port, est indiquée par une petite forteresse espagnole assez bien conservée, et par quelques maisons indigènes élevées près de la plage. En face, à 2.400 mètres, se dressent les hautes falaises de *Tarf-el-Djorf*, et un peu plus au Nord, l'îlot sablonneux de *Cattaya*, presque recouvert à la haute mer.

Le chenal d'*Adjim*, dont la largeur moyenne dans sa partie navigable, est de 300 mètres seulement, ne peut permettre l'accès de la mer intérieure de *Bou-Grara* qu'à de petits bâtiments ayant un tirant d'eau maximum de trois mètres ; il exige, en outre, la plus scrupuleuse vigilance de la part des capitaines. Les différences dans la profondeur de l'eau y sont telles qu'il n'est pas rare de voir, dans le voisinage immédiat de fonds variant de 20 à 25 mètres, la sonde n'accuser brusquement que 1 mètre 50 ou 2 mètres. De plus, dans la partie la plus resserrée du chenal, à peu près par le travers du commencement des falaises, dans l'Ouest, se trouve une tête de roche placée là fort mal à propos. A peine recouverte de 1 mètre 50 d'eau, cette roche s'élève, comme une aiguille, entre deux sondes marquées 18 et 26 mètres sur la carte, obstruant ainsi le

passage de la plus dangereuse façon. Enfin, la navigation est rendue plus difficile encore par de forts courants de marée, d'une force de 2 milles 1-2 à 3 milles à l'heure, qui suivent les sinuosités du chenal. Quatre bouées-barriques indiquent, à l'Ouest et au Nord, l'entrée du canal ; mais la roche perfide dont nous venons de parler aurait besoin, également, d'être signalée à l'attention des navigateurs par une bouée, ou mieux par une balise, en attendant que quelques cartouches de dynamite l'aient fait disparaître.

Ce danger une fois passé, les bâtiments devront, pour donner avec sécurité dans la baie, se rapprocher autant que possible des falaises, en les contournant.

Un chemin très fréquenté fait communiquer *Oumt-Adjim* à *Oumt-Souk*. Il est tracé au milieu des jardins et des champs cultivés, et de nombreuses petites mosquées sont disséminées sur son parcours. La distance qui sépare les deux villages est d'environ vingt kilomètres.

COUP D'ŒIL SUR LES COTES DE DJERBAH-AGHIR

Djerbah, nous l'avons vu, est entourée de bancs recouverts de moins de deux mètres d'eau, au-delà desquels les fonds augmentent presque brusquement jusqu'à 4, 5 et 6 mètres. Ces bancs, d'une étendue considérable devant *Oumt-Souk* et *Oumt-Adjim*, (de 7 à 9 kilomètres), diminuent sensiblement de largeur sur les autres parties des côtes, et leur limite s'étend à une distance de la plage qui varie entre 300 et 1.000 mètres. Il faut en excepter toutefois la mer de *Bou-Grara*, dont la formation géologique serait sans doute curieuse à étudier, étant donnée l'extrême irrégularité des fonds qu'on y rencontre.

Les côtes de l'île, basses et sablonneuses, sont assez difficiles à reconnaître. Toutefois de nombreux ouvrages isolés, marabout ou fortins à demi-ruinés, construits sur le bord de la mer, peuvent servir de points de repère aux navigateurs. Il est assez facile de les confondre entre eux, à cause de leur similitude de formes.

Nous citerons les principaux de ces points de reconnaissance : *Sidi-Yaya*, *Sidi-Djamour*, et la *Toprana* sur la côte Ouest ; *Bordj-Djillidj*, à l'angle N.-O. de l'île ; *Sidi Salem*, *Bordj-el-Kebir*, *Sidi Hachem*, *Sidi Jekri* et *Sidi Sliman* sur la côte Nord ; *Sidi Garou*, *Bordj Aghir* et *Bordj Castil*, sur la côte Est.

Le mouillage d'*Aghir* est situé en face du bordj de ce nom, qui n'est qu'un fortin espagnol délabré, armé encore de quelques vieux canons hors de service. Le village est à deux kilomètres plus loin, au milieu de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de palmiers.

De *Bordj-Aghir* on aperçoit, à 9 kilomètres dans le Sud, le *Bordj-Castil*, qui joua un si grand rôle lors des luttes de la chrétienté contre l'Islam, aux 15^e et 16^e siècles.